

DEUX AMIES...Propos croisés

Une magnifique "rencontre" entre deux amies
qui ont parlé de leurs œuvres respectives.

C'était une idée, une idée inédite, une riche idée d'Alice Fulconis, une suggestion sur le thème "Propos croisés", échangés au Club de Lecture du 24 septembre dernier, sous la verrière de l'hôtel Le Six, entre deux auteures, par ailleurs amies de longue date et toutes deux membres de la Critique Parisienne.

J'ai parlé, -c'était d'actualité-, du dernier livre de Béatrice Nodé-Langlois, peintre et écrivain, intitulé "Exposée" qui vient de sortir aux éditions d'Écarts (1)

A son tour, Béatrice a évoqué un roman que j'avais jadis publié aux éditions Grasset et des textes rédigés plus récemment.(2)

Mais voici plutôt le début de l'histoire.

Béatrice et moi nous sommes connues bien avant qu'elle ne me propose d'"entrer" à la Critique (ce dont je ne manque pas une occasion de la remercier).

Il se trouve que nous sommes contemporaines, ce qui crée des liens, mêmes souvenirs "d'époque", surtout quand les itinéraires suivis comportent nombre de points communs.

Même point de départ : l'Exode et ses routes marquent nos tout premiers débuts dans la vie. Plus tard, nous avons partagé les mêmes bancs du département de Sociologie à la Sorbonne, sans toutefois nous y rencontrer. Béatrice est devenue rédactrice-conceptrice

publicitaire puis enseignante de culture générale, puis enfin peintre et écrivain. Pour ma part, après donc des études de "socio" comme on disait alors, de droit public et sciences politiques, je suis devenue journaliste, dans un magazine mensuel, pour commencer à écrire, sous des photos de robes, des légendes de mode... Des amis communs nous ont amenées à nous rencontrer lors de vacances passées dans les Cévennes.

C'est à peu près à cette époque, qu'une de mes amies, editrice, a décidé de publier un manuscrit de Béatrice, "La mère retrouvée", en 1988, chez Plon.

Juste deux mots, hors sujet, pour dire combien j'ai aimé ce livre, très net, précis, concentré et dense, comme sculpté au ciseau à même la matière de la vie et de ses aspérités. A sa proie tout entière attachée, il s'agit de sentiments hautement passionnels, l'auteure n'a pas dévié d'un iota de son propos pour livrer d'un seul trait ce récit consacré à sa mère, sa mort, sa vie aussi.

Revenons à "Exposée", au titre si bien choisi, dont Raphaëlle Pia vous parlera, mieux que moi, elle aussi étant peintre.

Le livre retrace, à la première personne, "les coulisses d'une exposition de peinture qui s'est plutôt mal passée. Avant, pendant, après l'exposition".

Et là, l'écrivain se retrouve face au peintre qu'elle est par ailleurs. L'auteure dépeint (!) les

affres du peintre qui expose, et son travail d'écriture est en soi une oeuvre, autant qu'une élaboration singulière. A la lire, on sent, on ressent, qu'elle a insatiablement travaillé, assemblant, ajustant minutieusement des pièces et des morceaux choisis de vie, de sa vie peut-être, des bribes, des notes, des instantanés de souvenirs, des impressions de malaises, des inquiétudes du fait peut-être de s'exposer, des expériences cruelles d'incommunicabilité avec un galeriste pour le moins déroutant.

"Ajouts, collages et sutures", dit-elle, comme si, en bonne archéologue d'elle-même, elle recollait les fragments dispersés d'une identité éparpillée, pour reconstituer sa réalité, sa personnalité d'artiste, au plus près de sa vérité, au filtre des mots, des mots qu'elle fait rebondir, ricocher entre eux, en écho les uns avec les autres, comme si du frottement de deux mots, comme si de deux pierres allait naître une lueur, une réponse.

S'exposer ? Se cacher ? Pourquoi créer ? Qui suis-je ? S'exposer ? Se cacher ?

Et puis, soudain, au beau milieu du livre, de ce travail acharné qui prend les mots et les phrases à bras le corps, et les tient serrés, fuse soudain, un vol retardé, un récit noté dans un aéroport, puis dans un avion, et alors le texte coule de source comme un torrent qui forcerait un passage rocheux, à l'image de cet irrésistible courant d'air qui pousse régulièrement la porte de la galerie où sont exposées les toiles de la peintre-auteure.

Le livre refermé, "Exposée" demeure un livre mystérieux qui, par-delà l'anecdote fort bien troussée au demeurant, serait la métaphore d'une autre réalité que celle ici écrite/décrite, un conte philosophique qui narrerait une vérité plus intime encore, au cœur de l'être, celle des tensions, des tourments, des anxiétés au sein desquelles tout artiste est susceptible de se retrouver, de s'égarer. De se reconnaître aussi. Parfois. Souvent.

Catherine BERGERON

Réponse de Béatrice Nodé-Langlois

Un grand merci pour commencer à Raphaëlle Pia⁽¹⁾, malheureusement absente de ce club de lecture pour l'excellente raison qu'elle est, à cette heure, dans le train de nuit Paris-Venise. J'apprécie la sensibilité de sa peinture et sa forte personnalité au point d'avoir été surprise -très heureusement surprise !- de lire, dans son texte sur "Exposée", la générosité et la compréhension profonde avec lesquelles elle entre dans mes incertitudes, mes déboires et mes rêves.

Par chance, Catherine Bergeron, elle, est là. Bien chaleureusement là. Je la remercie d'être venue présenter notre amitié et "Exposée". Sachant

qu'elle avait préféré mon premier livre, "La mère retrouvée", j'ai apprécié qu'elle ne cherche pas à cacher cette préférence.

Catherine est journaliste. Elle ne se dit pas écrivain mais je me permets de révéler qu'elle est aussi un écrivain. C'est de cet aspect plus secret de son travail que je voudrais parler.

La plupart des journalistes n'écrivent que sur commande. Une commande qui leur vient, le plus souvent, d'un rédacteur en chef, dans le cadre du journal ou de la revue qui les emploie. Il arrive pourtant aussi qu'ils écrivent un livre, en général sur un sujet d'actualité, à la demande

d'un éditeur avec qui ils ont signé un contrat et dont ils ont obtenu une avance sur recettes, censée plus ou moins compenser leurs frais d'enquête et le temps qu'il leur faudra consacrer à la rédaction de ce livre.

Eh bien ! Catherine Bergeron, en deux occasions au moins, a écrit des manuscrits sans commande ni entente préalable, simplement parce qu'elle avait éprouvé le besoin d'écrire ce qu'elle a écrit.

Le plus récent de ces deux textes, "Mes robes, tes robes, nos robes", est encore à l'état de manuscrit. De manuscrit en lecture chez un éditeur, puis un autre et un autre... Un parcours du combattant, voire un chemin de croix, que je ne connais que trop et que ne cessent de fréquenter la plupart des écrivains... Le texte de Catherine, explique-t-elle, est né d'un jeu improvisé, un avril pluvieux à la campagne. Avec une amie, elles avaient sorti de vieux vêtements de malles et de placards et leur avaient fait prendre l'air en les disposant dans la nature. Ce faisant, elles s'étaient raconté l'une à l'autre ce que ces vêtements, qui n'étaient pas tous des robes, leur évoquaient.

Quand leur était venue l'idée de faire ensemble un joli livre marquant l'installation, la mise en espace, de trente de leurs vêtements (quinze pour chacune) par trente photos et trente textes, elles avaient cessé de jouer, mais continué à s'amuser. L'amie, la plasticienne et vidéaste Élodie Lachaud, était devenue "la photographe" de l'équipe, et Catherine, "l'écrivain" à qui il revenait de décrire les robes, de croquer leur disposition dans la verdure et de noter les souvenirs inspirés à chacune par ses propres robes.

Ex-journaliste de mode avant de travailler à l'Express et surtout au Point, Catherine a pris plaisir à préciser quelques détails techniques de confection, comme celui d'une manche "marteau". Dans ses textes, certains pans de vie, cer-

taines confidences nous sautent au visage en quelques lignes. Ainsi, à propos d'une robe-tablier : *"une robe qui me fait penser à ma mère, jeune femme... Son anxiété sur les routes de juin quarante"*. À propos d'une autre : *"Première robe de femme, noire, ligne princesse, ajustée par un jeu de pinces... Je ne me suis jamais sentie bien dedans, coincée, étriquée..."*. D'une autre : *"Emballage pour marionnette grimée, intacte au fond de la malle. Indestructible"*. D'une autre encore : *"Je rentre tout juste aux Beaux-arts, une époque où je me mets en rouge. Vermillon. Rébellion ?"*. D'un "blouson Saint-Lolo" : *"Trente ans, je pars à la découverte des gens sérieux, les hommes au travail... comme sur une planète de singes"*. Du "sac à main de ma grand-mère" : *"Le fermoir en métal s'ouvre sur la tranche, comme un livre... Ma grand-mère c'était ma mère, mon rayon de soleil, ma maison"*... Un travail d'écriture qui rejoint le travail d'aiguille par sa finesse et sa précision.

Finesse et précision caractérisent plus encore le roman de Catherine Bergeron, **"Vivons, la vie est courte"**, paru en 1987 chez Grasset, et repris avec un énorme succès, dès 1988, par France-Loisirs.

Un livre en quatre saisons, de l'été au printemps, écrit *"pour laisser une marque, jalonner la folie"*. *"Cythère, juillet"* lit-on en haut de sa première page... Deux mots qui suffisent au lecteur pour partir sur la mer Égée, les îles grecques dont Cythère, célèbre pour son temple d'Aphrodite, déesse de l'amour... le tableau de Watteau, "Embarquement pour Cythère"... le poème de Verlaine, "Cythère" dans "Les fêtes galantes" : *"L'odeur des roses, faible, grâce/ Au vent léger d'été qui passe"*... celui de Baudelaire, "Un voyage à Cythère" : *"Ah ! Seigneur ! donnez-moi la force et le courage / De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût !"*

Dans le livre de Catherine Bergeron, à Cythère,

c'est une femme "poreuse aux délires" qui crie d'amour et de souffrance. Quelque Médée ? "Ariane, ma sœur, de quel amour blessée" ? Au tout début, nous n'en savons rien. Douleur, absence, solitude et présences fantomatiques sont anonymes et éternelles.

Il nous faudra quelques pages de plus pour situer le cri précis que nous venons de lire. Il ne venait pas d'une mythologie lointaine, mais d'une réalité très contemporaine, pendant des vacances d'été au bord de la Méditerranée, "dix-sept jours p.m. Post Mortem" après la mort brutale, par infarctus diagnostiqué trop tard, de Pierre, le compagnon de la narratrice, demeurée seule avec ses yeux pour pleurer, ses mille questions, les tourments de son imagination, de son corps en manque - et leur fils, David.

La force de cette narratrice, la force de sa présence au monde est de savoir renaître un an plus tard. "T'avoir vécu c'est comme d'avoir vécu une belle enfance", conclut-elle. "Mieux que la douleur demeure une joie, son goût. Et l'enfant, David".

"Vivons, la vie est courte" recrée le chemin difficile, tortueux, accidenté, qui mène du déchirement premier à "une joie, son goût".

Je sais qu'il y a au moins un autre manuscrit

dans les tiroirs de Catherine. Seulement elle m'a dit ne pas vouloir se faire absorber par l'écriture. Vivre lui semble préférable à écrire. Pour moi, écrire serait plutôt une façon de vivre -mais il n'est pas question de moi, ici.

Avant de finir, je voudrais remercier la Présidente, Alice Fulconis, qui nous a permis, avec ce Club de Lecture, de rompre avec notre rituel habituel pour parler de deux auteurs appartenant à la Critique Parisienne. Et merci aussi à tous les membres de cette Critique Parisienne qui ont eu la curiosité de s'intéresser à nos œuvres.

Béatrice NODÉ-LANGLOIS

⁽¹⁾ Voir aussi : Critique de Raphaëlle Pia, dans ce même numéro, Rubrique LIVRES.

"EXPOSEE" : Roman de Béatrice Nodé-Langlois, 2013, Editions d'écarts. 162p, 20€

⁽²⁾ "VIVONS, LA VIE EST COURTE" roman de CATHERINE BERGERON / 1987, éditions Grasset. 215p, 12,40€.

Existe aussi en format kindle, 8,99 €.

Et : "MES ROBES, SES ROBES, NOS

ROBES" : 30 textes à 2 voix, 30 poèmes en prose.

L'interview réalisée au cours de notre club de lecture du 20 novembre entre notre consœur Jeanine Smolec-Rivais et sa fille Rafaële Rivais, journaliste au Monde et auteure de "CONFLIT DE VOISINAGE" (Editions Max Milo), figurera dans le numéro de juin 2014 de notre Revue.

Mais d'ores et déjà, vous pouvez vous procurer cet ouvrage à la Librairie "L'ŒIL ECOUTE", 77 boulevard du Montparnasse, 75006 Paris. Tél : 01.45.48.27.62.

Rappelons que cette librairie nous fait le plaisir de promouvoir depuis plusieurs années la Revue de la Critique Parisienne ; et que sur

